**Le roman, explication 4**

**Laclos, *Liaisons dangereuses*, Lettre 81 (1782)- extrait**

**Introduction**

**Présentation de l’œuvre**

Pierre Choderlos de Laclos, romancier et philosophe des Lumières. *Les Liaisons*, Roman par lettre ambigu, où sévissent deux libertins, Valmont et Merteuil, dans une société d’Ancien Régime encore fidèle à ses valeurs. Tous les personnages, y compris vertueux, succombent à la séduction des libertins ; pourtant, eux-mêmes finissent mal (Merteuil défigurée, Valmont tué dans un duel). Laclos semble renvoyer dos à dos la morale ancienne et l’immoralité libertine, pour affirmer plutôt que les maux de la société naissent de la sujétion des femmes, qui, opprimées par les hommes, doivent choisir entre la soumission ou la manipulation.

**Situation du texte**

C’est une véritable autobiographie de la libertine qui, après avoir évoque le cas des autres femmes, révèle à Valmont, son partenaire et son adversaire, le processus qui a fait d’elle une séductrice.

**Problématique**

Comment cet autoportrait révèle-t-il la dimension romanesque du personnage ?

**Concept de réponse**

Ce qui est romanesque en Merteuil, ce qui la rend exceptionnelle et en fait un mythe littéraire, c’est avant tt le renversement de la domination masculine.

**Plan**

1. Une femme des Lumières : se gouverner par la raison ?

Le romanesque naît de l’exceptionnel, de la déviance : une femme absolument unique par les principes rationnels qu’elle suit (l. 1-5)

1. L’assimilation du savoir masculin

Cette originalité s’explique par une formation intellectuelle particulière : celle d’une autodidacte qui s’approprie le savoir des hommes à son propre profit. (l. 6-10)

1. L’affirmation du pouvoir féminin : la coquetterie

Et ainsi, la libertine est capable de renverser la situation défavorable des femmes en manipulant les hommes par leurs sentiments, comme ceux-ci le font ordinairement avec les femmes (11-fin)

1. **Une femme des Lumières : se gouverner par la raison ?**

Le romanesque naît de l’exceptionnel, de la déviance : une femme absolument unique par les principes rationnels qu’elle suit (l. 1-l. 5)

La raison est le grand mot du siècle des Lumières. Les philosophes des Lumières pensent que la réflexion rationnelle permet aux êtres humains de s’émanciper de leurs routines de pensées, de leurs préjugés, afin de ne pas reproduire les attitudes du passé et leurs limites. Merteuil se révèle dans le premier mouvement du texte une véritable femme des lumières en mettant en avant l’importance de la réflexion.

1. **L’indignation de Merteuil**

L. 1 : Merteuil est outrée que Valmont ait pu supposer qu’elle soit une femme « à sentiments »

- Deux questions rhétorique manifestent l’indignation de Merteuil

- le terme « inconsidérées », péjoratif, insiste sur l’absence de jugement rationnel qui caractérise les autres femmes.

- Le détachement du pronom personnel « moi » en tête de phrase insiste sur l’orgueil blessé de la jeune femme .

1. **L’explication de la conduite de Merteuil**

Le rythme binaire de la l. 2 (« m’écarter des règles »/ «  manquer à mes principes ») associe deux termes synonymes : « règles » et « principes ». Ceux-ci révèlent que la marquise, loin de faire confiance à ses sentiments, suit une ligne de conduite rationnelle.

1. **La source des principes de Merteuil ; la raison**

Afin d’expliquer pourquoi sa conduite rationnelle diffère de celles des autres femmes, M met en avant l’importance de la raison, valeur fondamentale des Lumières mise en avant à travers le mot de « réflexions » (l.5). Ce terme est mis en opposition avec la valeur opposé, négative, qu’elle prête aux autres femmes, cad l’ « habitude » (l.4).

- Pour expliquer comment cette habitude d’utiliser sa réflexion l’a modelée, Merteuil utilise la métaphore de l’artiste et de l’œuvre d’art : « je suis mon ouvrage ». Ouvrage = œuvre aboutie ou d’art. Référence possible au mythe de Pygmalion, mais cette fois ce n’est pas l’homme qui modèle la femme, mais la femme qui se modèle elle-même, est sa propre créatrice.

**Transition I/II**

A travers le personnage de Merteuil, Laclos définit la libertine comme une femme qui a su développer ses capacités de réflexion pour sortir de la situation de sujétion des autres femmes, qui sont gouvernées par le sentiment et les habitudes, c’est-à-dire les valeurs irrationnelles, de l’ancien monde. Dans cette première partie, Merteuil semble refléter les valeurs de son temps, et par sa critique de la situation des femmes maintenues dans l’ignorance par les hommes, donne un diagnostic de la condition féminine très proche de celui que fait Laclos lui-même.

**II. L’assimilation du savoir masculin**

Cette originalité s’explique par une formation intellectuelle particulière : celle d’une autodidacte qui s’approprie le savoir des hommes à son propre profit. (6-10)

La seconde partie du texte explique comment Merteuil en est venue à s’éveiller au savoir et à la raison : en assimilant le savoir masculin et ce qu’il dit des femmes.

1. **La triple origine de ce savoir rationnel**

Ce sont les livres, dont chaque type délivre un type de savoir particulier :

* **« nos mœurs dans les romans »** : la fiction romanesque est conçue comme un lieu d’observation quasiment sociologique sur la conduite des femmes en société (c’est le sens du terme de « mœurs »)
* **« nos opinions dans les philosophes »** : le terme d’opinion est péjoratif, il désigne des idées non rationnelles. Merteuil assimile donc l’idée que les femmes n’ont pas, ordinairement, un savoir rationnel mais des idées non fondées.

= Merteuil demande aux auteurs, généralement masculin, ce qu’ils pensent des femmes, sans **doute parce qu’elle souhaite agir en conséquences.**

* **Elle va même jusqu’à lire les « moralistes » (ici au sens de censeurs, de critiques).** La périphrase « ce qu’ils exigeaient de nous » évoque un savoir non plus de type descriptif, comme le précédent, mais prescriptifs : devoirs devant être accomplis par les femmes. Elle est développée par une accumulation, au rythme ternaire, de trois autres périphrases désignant la nature des devoirs attendus des femmes : « ce qu’on pouvait faire » (action), « ce qu’on devait penser » (idées), « ce qu’il fallait paraître » (apparence). = Rapport de pouvoir défavorable aux femmes (ce sont des moralistes masculins qui décident de leur attitude) mais il faut noter le fait que l’on passe de l’action et des idées réelles à l’apparence : M. ne prend pas ces devoirs au sérieux mais pour se bâtir un personnage de femme apparemment irréprochable.
1. **Le but de l’assimilation de ce savoir**

On note que Merteuil agit toujours de manière rationnelle : d’abord elle étudi[e] » (l. 6), puis elle détermine un programme d’étude (« une fois fixée sur ces trois objets ») et pour finir elle met ses plans à « exécution ». Encore une fois, elle démontre une rationalité égale à celle des hommes, est leur rivale en réflexion et en lucidité bien qu’étant sociologiquement soumise.

La métaphore guerrière réapparaît aux lignes 9-10 avec le terme « vaincre » : l’amour apparaît comme une guerre où Merteuil est la grande stratège.

**Transition**: c’est ainsi forte de ce savoir rationnel que Merteuil va pouvoir faire jeu égal avec les hommes dans la guerre de l’amour.

1. **L’affirmation du pouvoir féminin : la coquetterie (l. 11-fin)**

Et ainsi, la libertine est capable de renverser la situation défavorable des femmes en manipulant les hommes par leurs sentiments, comme ceux-ci le font ordinairement avec les femmes

1. **Le programme de la séductrice : dominer les hommes et sortir de la passivité (l. 11-13)**
2. **Le retour à la ville** La périphrase « plaisirs rustiques » désigne la vie à la campagne, que Merteuil va quitter pour rejoindre la ville, lieu de la sociabilité et du libertinage. Laclos souvent considéré comme influencé par la philosophie de Jean-Jacques Rousseau qui déplore l’effet corrupteur des villes.

JJ-Rousseau, *L’Emile* (1762)

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps ainsi que les vices de l'âme sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est, de tous les animaux, celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des hommes entassés comme des moutons périraient tous en peu de temps. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré. Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations les races périssent ou dégénèrent ; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement....

1. **La coquetterie comme expression du pouvoir féminin**
* « besoin de coquetterie » : la coquetterie est le désir de plaire et de séduire. Merteuil ne centre plus l’amour sur l’être aimé, contrairement aux autres femmes, mais sur elle-même : être aimé lui apporte une satisfaction narcissique. Les hommes ne sont donc plus qu’un moyen au service de son plaisir. Voir la personnification de l’amour : « me raccommoda (réconcilia) avec l’amour » = la séduction est la seule manière que Merteuil ait trouvé pour se réconcilier avec les hommes et le sentiment amoureux, car elle le mène à son avantage.
* Un passage de la passivité, exprimé par le terme « ressentir », à l’activité exprimée par « ma tête active » (métonymie de Merteuil elle-même, désignée par son intelligence) et les deux verbes « inspirer et feindre » : c’est par l’amour simulé (« feindre ») que Merteuil fait des hommes ses victimes (« inspirer » : elle leur inocule la passion).
1. **Les moyens de l’exécution des plans de la séductrice (l. 13-15)**

Comment la séductrice parvient-elle à ses fins ? par le mensonge et la fiction.

Merteuil oppose aux l. 13-15 :

-le préjugé, cad une opinion non fondée (désignée par le pronom de la non-personne non : « on m’avait dit ») qui suppose qu’on ne peut « feindre » (c’est-à-dire imiter) l’attitude d’une femme amoureuse)

-et sa propre expérience : métaphore filée du théâtre, où Merteuil se compare à la fois à un dramaturge (« auteur ») et à une actrice (« le talent d’un comédien »). Dramaturge car elle écrit ses propres répliques menteuses, et actrice car elle débite elle-même le texte.

1. **Le théâtre du monde (*theatrum mundi*)**

Dans la dernière phrase du texte, Marteuil continue à utiliser la métaphore filée du théâtre :

* En la reprenant fidèlement : ses séductions sont appelées métaphoriquement « succès » comme celui d’une pièce ; elle parle aussi de « genres ».
* Mais elle oppose la finalité du théâtre, les « applaudissement » dont elle dénonce péjorativement la « vanité » (gloire vaine ou trompeuse), tandis que comme toute bonne philosophe des lumières elle recherche le « bonheur ».

**Conclusion**

Réponse à la problématique : Merteuil est un personnage romanesque car elle a su inverser par ses efforts la destinée de ttes les autres femmes : être dominées.

Résumé des parties : non slt elle a abandonné l’émotion pour la raison, mais elle a assimilé le savoir que les hommes possèdent sur les femmes, ce qui lui a permis de dominer les hommes eux-mêmes.

Ouverture : Merteuil est un personnage ambivalent : elle s’émancipe et est en cela admirable, mais elle substitue à la sincérité le mensonge, et à l’échange amoureux l’égoïsme centré sur soi. Paradoxe du libertinage qui pour Laclos empêche l’égalité hommes-femmes, puisque celles-ci s’accommodent des limites de leur condition plutôt que de les remettre en cause radicalement, comme Laclos les appelle à le faire, un an après les *Liaisons*, dans *Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l’éducation des femmes ?* (1783, extrait).

Ô femmes, approchez et venez m'entendre ! Que votre curiosité, dirigée une fois sur des
objets utiles, contemple les avantages que vous avait donnés la nature et que la société vous a ravis. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave ; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel ; comment enfin, dégradées de plus en plus par votre
longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants, mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable. Si ce tableau fidèlement tracé vous laisse de sang-froid, si vous pouvez le considérer sans émotion, retournez à vos occupations futiles. Le mal est sans remède, les vices se sont changés en mœurs. Mais si au récit de vos malheurs et de vos pertes, vous rougissez de honte et de colère, si des larmes d'indignation s'échappent de vos yeux, si vous brûlez du noble désir de ressaisir vos avantages, de rentrer dans la plénitude de votre être, ne vous laissez plus abuser par de trompeuses promesses, n'attendez point les secours des hommes auteurs de vos maux : ils n'ont ni la volonté, ni la puissance de les finir, et comment pourraient-ils vouloir former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir ? apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage. Est-elle vraisemblable ? Je me tais sur cette question ; mais jusqu'à ce qu'elle soit arrivée, et tant que les hommes régleront votre sort, je serai autorisé à dire, et il me sera facile de prouver qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes.

Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation : dans toute société, les femmes sont
esclaves ; donc la femme sociale n'est pas susceptible d'éducation. Si les principes de ce
syllogisme sont prouvés, on ne pourra nier la conséquence. Or, que partout où il y a esclavage il ne puisse y avoir éducation, c'est une suite naturelle de la définition de ce mot ; c'est le propre de l'éducation de développer les facultés, le propre de l'esclavage c'est de les étouffer ; c'est le propre de l'éducation de diriger les facultés développées vers l'utilité sociale, le propre de l'esclavage est de rendre l'esclave ennemi de la société. Si ces principes certains pouvaient laisser quelques doutes, il suffit pour les lever de les appliquer à la liberté. On ne niera pas apparemment qu'elle ne soit une des facultés de la femme et il implique que la liberté puisse se développer dans l'esclavage ; il n'implique pas moins qu'elle puisse se diriger vers l'utilité sociale puisque la liberté d'un esclave serait une atteinte portée au pacte social fondé sur l'esclavage. Inutilement voudrait-on recourir à des distinctions ou des divisions. On ne peut sortir de ce principe général que sans liberté point de moralité et sans moralité point d'éducation...